



Une *Flakhelferin* en fuite



Flakhelferinnen dans la Ruhr.

(DR)

Yvonne Lalevée, épouse Calmelet

« J'ai été incorporée le 10 novembre 1944, comme *Flakhelferin*. Après avoir été rassemblées en gare de Mulhouse, nous avons été emmenées en train jusqu'à Nuremberg. Dans une caserne bondée de jeunes filles, nous avons passé trois jours pour les formalités d'incorporation. Delà, nous avons été dirigées sur Neu-Isenburg où nous nous retrouvons une dizaine d'Alsaciennes dans un groupe de 30 à 40 Allemandes, dans des baraquements situés à quelques kilomètres de Francfort-sur-le-Main. Tous les jours, nous allons faire des exercices sur les appareils radar des troupes anti-aériennes. Chaque soir, des jeunes filles sont désignées pour effectuer un service de garde, armées d'un fusil.

Flakhelferin à Neu-Isenburg

Le 25 novembre, alors que nous rentrons de l'exercice, un officier allemand rassemble les Alsaciennes et nous apprend que les troupes

françaises sont entrées à Mulhouse après avoir violé le territoire Suisse, alors que Belfort est toujours aux mains des Allemands. Nous allons ensuite à la soupe, qui était en fait constituée d'un pain pour 10, sans pouvoir avaler une bouchée.

Rentrées dans notre chambre, occupée uniquement d'Alsaciennes, nous décidons, après bien des concertations, de fuir dès cette nuit là, car, le lendemain, nous devons être définitivement équipées et rendre nos vêtements civils. Nous en faisons part à une Allemande, sympathisante et anti-nazie, qui accepte de nous aider à quitter le baraquement qui était gardé. Nous passons nos vêtements civils et enfignons nos pyjamas par-dessus, car une de nos chefs venait chaque soir contrôler notre présence à l'extinction des feux.

Nous attendons que l'Allemande vienne nous prévenir que l'inspection est terminée et que la voie est libre et par deux, prétextant



d'aller aux toilettes qui étaient à l'extérieur, nous réussissons à nous retrouver toutes en dehors du camp.

Nous étant fait désigner le chemin approximatif, nous nous dirigeons dans la nuit en direction de Francfort, il faut passer tout près d'un poste de défense aérienne dans une forêt que nous parvenons, avec un peu de chance, à éviter. Vers 23 heures, nous arrivons en gare de Francfort bondée de gens, l'air hagard. Par groupe de deux toujours, nous parvenons à obtenir des billets de quai. Vers une heure du matin, un train de permissionnaires arrive et va partir pour Mayence. Il est bondé d'Alsaciens et de travailleurs français avec des permissions pour des villes voisines du Rhin. On nous presse car il doit repartir très vite de crainte de bombardements aériens. Nous nous entassons tant bien que mal. Nouvelle alerte: on nous signale un contrôle, on nous cache dans les filets et sous les bancs. Heureusement qu'il n'y a aucune lumière; tout se passe bien. Nous arrivons, à Mayence, dans une gare qui a subi un récent bombardement. Dans une grande pagaille, nous retrouvons partout des

Alsaciens qui, comme nous, cherchent à rentrer. Un employé de chemin de fer allemand nous indique qu'un train va partir pour Karlsruhe. Nous nous pressons et parvenons à le prendre de justesse et, à huit heures, nous entrons en gare de Karlsruhe où flotte une très forte odeur de phosphore. Une grande peur est en nous: est-ce que, maintenant qu'il fait jour et notre absence découverte, des recherches ont été engagées?

En fuite vers l'Alsace

Dans la pagaille qui règne ici également, nous nous rassurons un peu. Mieux même, c'est un officier allemand qui nous indique: «Les Alsaciens changent de gare, direction de Karlsruhe-Mullberg». On nous indique le tramway à prendre. Le chef de cette gare nous prévient que, depuis la veille, aucun train n'est arrivé de l'Alsace dont il n'a aucune nouvelle. Finalement, à midi, on nous signale qu'un train est formé à destination de Lauterbourg. C'est d'une manière incroyable que nous nous entassons dans ce train et peu après, en passant le Rhin, nous avons tous et toutes envie de crier et de chanter, mais tout n'est pas fini et nous conservons un silence



mortel de la peur qui nous tient encore. Lauterbourg, le train ne va pas plus loin. C'est une procession qui descend et part vers le sud, dans un mélange de civils et d'hommes en tenues militaires allemandes. Dans le sens inverse, nous croisons des Allemands qui essaient de rentrer dans leur pays. Personne ne nous interpelle. Nous arrivons à Mothern vers 13 heures. Les gens sont sur le pas de la porte. Ils nous apprennent que Strasbourg est libérée et qu'ils attendaient la proche arrivée des troupes libératrices. Le maire et les habitants de Mothern nous ont accueillis avec beaucoup de chaleur. Comme nous n'avions rien mangé, de la nourriture nous a été offerte dans un restaurant du village et une maison vide nous est proposée pour y passer la nuit. Le lendemain, après avoir assisté à la messe et pris le repas de midi qui nous est encore offert, nous décidons de partir en espérant traverser les zones de combats et arriver à Strasbourg.

Nous nous partageons en groupes de cinq. Dans mon groupe, un incorporé de force, Henri Gissing, de Hindlingen, et une jeune fille de Huningue, Albertine Tagland. Nous

avons marché de longues heures. Les habitants des villages traversés nous conseillaient de nous arrêter car nous approchions des combats. Nous avons passé la nuit sur la paille dans une écurie. Le lendemain, nous décidons de retourner à Mothern où les habitants, à notre départ, nous avaient dit de revenir au cas où nous trouverions des difficultés en cours de route. Nous allons y rester cachés et hébergés dans une famille, en attendant les libérateurs, pendant près de trois semaines, le plus souvent dans la cave et, les dernières nuits, nous allons, avec une partie du village, dormir dans une hutte aménagée au milieu des champs.

Mothern est libéré

Après une nuit de bombardement intensif, les Américains libèrent Mothern. Trois jours plus tard, nous nous rendons au bureau des FFI de Seltz pour obtenir une autorisation de circuler. Ils nous conseillent d'aller à Gamsheim où le chef du Secteur nous délivre un laissez-passer et parvient à nous faire prendre place dans un camion militaire qui se rend à Strasbourg. Nous sommes dirigés sur le Centre d'accueil où l'on nous apprend qu'il



est impossible de rentrer par Colmar qui n'est pas encore libéré. Par contre, un camion militaire va partir pour Saint-Dié. Il nous emmène jusqu'à cette ville qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Les services locaux nous délivrent un nouveau laissez-passer et de là, par camion militaire à nouveau ou en auto-stop par Luxeuil, Vesoul, Lure, nous arrivons à Belfort.

Au Bureau militaire de la garnison de Belfort, on nous confie une nouvelle fois à un camion militaire de Fontaine (Territoire de Belfort), afin de nous permettre de rejoindre Montreux-Vieux où je me retrouve chez moi le 24 décembre au soir.

Tous mes papiers militaires allemands étaient restés à Mothern lors de notre premier départ. Les Allemands étant revenus, les habitants les avaient alors brûlés».



L'église de Gamsheim après les combats de la Libération.

(Coll. L'Ami hebdo)